

moins de prière, de sacrifice et de chasteté. Elle avait des temples, elle immolait aux Dieux des victimes, elle faisait entretenir le feu sacré par ses Vestales. La République française, au contraire, a eu horreur de ces renoncements, qui intercédèrent près des Puissances invisibles pour les péchés des citoyens. Elle a forcé la clôture des asiles sacrés ; elle a poussé dehors ces mains de supplication ; elle a exilé ces lèvres pénitentes. Le premier débordement de la crue impie a emporté nos religieux, nos religieuses, saccagé leurs retraites et dévoré leurs biens.

Le flot de l'impiété a battu les murs de l'école chrétienne, où l'on enseignait aux petits baptisés le nom de Celui qui les racheta. L'athéisme a fait irruption dans les classes officielles, blasphémant contre Dieu et contre son Christ, contre l'Eglise et contre ses prêtres, contre la Patrie et contre toute discipline sur quoi repose l'ordre des sociétés. Des milliers et des milliers de petits enfants ont été entraînés par le courant qui ne feront plus ni des chrétiens, ni de bons Français, ni d'honnêtes gens : rien que des âmes mortes et des générations corrompues.

La loi de Séparation a été votée. Le fleuve de pestilence s'est attaqué aux fondations pieuses qui assuraient la paix des tombeaux. Voici qu'il monte à l'assaut des sanctuaires, jusque sur les hauteurs. Un à un, les clochers sont engloutis et s'écroulent sous cette marée. Rien n'échappera, rien ne surnagera, si ce déluge augmente.

Que de ruines ! quel désastre, plus pitoyable et plus abominable que toutes les pertes matérielles ! Quelle agonie et quelle mort ! L'apostasie d'un peuple, l'abolition de toute liberté, la fin de tout sentiment généreux.

Cependant, devant cette destruction, le pays endormi se tait. Les progrès de l'industrie et des sciences, la facilité des échanges, la rapidité des moyens de communication ont répandu, du haut en bas de la société, toutes sortes d'aises et une espèce de prospérité. La nation se sent riche et se croit assurée de la paix. Le rêve des conducteurs de ce peuple nouveau ne semble plus aussi insensé, depuis qu'il est apparu réalisable et à demi réalisé. On n'avait jamais vu, jusqu'à cette heure, une nation durer ni s'élever sans Dieu et sans autels. L'aventure de la première Révolution avait tout de suite trébuché dans le sang.